

Dieulafoy, Joseph Marie Armand
Michel
L'intrigue impromptu



Dieulafoy et Gersin.

L'intrigue impromptu.

1809.

L'INTRIGUE IMPROMPTU,

OU

IL N'Y A PLUS D'ENFANS;

COMEDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR MM. DIEULAFOY ET GERSIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 4 Novembre, 1809.

PRIX : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théatre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le général D'HERMILLY.	M. ST.-LÉGER.
JULES, son neveu.	Mad. HERVEY.
M. DORVILLE, ancien militaire et gouverneur de Jules.	M. LENOBLE.
ISAURE, sa fille.	Mlle. ARSÈNE.
ZURICH, vieil intendant.	M. JOLY.
Mad. BERTRAND, femme de charge.	Mad. BODIN.
LA BRIE, } domestiques de M. d'Hermilly.	M. CARLE.
CHAMPAGNE, } domestiques de M. d'Hermilly.	M. DOISY.
DEUX JOCKEIS.	Mlles. CHAPELLE et THÉRÈSE.

La Scène se passe chez le général d'Hermilly.

Le Théâtre représente un salon; deux portes latérales, une dans le fond.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits. Fayet

L'INTRIGUE IMPROMPTU,

OU

IL N'Y A PLUS D'ENFANS.

SCENE PREMIERE.

ZURICH, Mad. BERTRAND.

ZURICH.

(*Il est occupé devant une table, à ranger des papiers.*)

Ça ira mal, Madame Bertrand, ça ira mal.

Mad. BERTRAND.

Pourquoi donc, monsieur Zurich?

ZURICH.

M. le général d'Hermilly, notre maître, est là dedans avec M. Dorville, le gouverneur de son neveu.

Mad. BERTRAND.

Eh! bien, après.

ZURICH.

Je ne suis qu'une grosse bête, madame Bertrand, si l'on n'y parle pas de mademoiselle Isaure, la fille de M. le gouverneur.

Mad. BERTRAND.

Que nous importe?

ZURICH.

Ah! ah! — Ça ira mal, ça ira mal.

Mad. BERTRAND, *se levant.*

Eh! mon dieu, à vous entendre, on dirait, qu'à son âge, M. d'Hermilly a des vues sur cet enfant.

ZURICH, *s'approchant d'elle.*

Il a ce qu'il a, madame Bertrand; il est riche, il est puissant, il est garçon... (*Il lui offre une prise de tabac.*) En usez-vous?

Mad. BERTRAND.

Quelquefois. — Mais, en vérité, depuis que nous sommes ensemble, dans cet hôtel, vous n'a-

vez jamais su vous occuper que de l'amour des autres.

ZURICH.

C'est vrai, madame Bertrand. (*A part.*) Il y a vingt-deux ans que j'ai envie de dire à cette femme que je l'adore, et je n'ai pas encore osé; elle a un certain...

Mad. BERTRAND.

Ce n'est pas, dieu merci, que j'aie jamais desiré que l'on me fit la cour.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Me jeter au devant des cœurs,
Fut toujours loin de ma pensée;
J'en fais certain cas; mais d'ailleurs
Qu'ai-je besoin d'être pressée?
On a quelque fraîcheur, je croi,
Un air fait pour séduire une âme,
Et surtout du tems devant soi.

ZURICH.

Tudieu! ce n'est pas, sur ma foi,
Le tems qui manque à Madame.

Mad. BERTRAND.

Je crois, dieu me pardonne, que vous vous avisez de me dire des douceurs.

ZURICH, *s'éloignant.*

Madame...

Mad. BERTRAND.

Je n'en suis pas fâchée.

ZURICH, *à part.*

Diantre, voici, je crois, le moment de lui toucher quelque chose. — (*Il s'approche d'elle.*) Il y a, en effet, vingt deux ans que je pense.....

(*On entend sonner dans la chambre voisine.*)

ZURICH.

Eh! mon dieu, c'est monsieur le général qui sonne. Je vais voir ce que c'est. (*Il entre dans l'appartement à droite.*)

Mad. BERTRAND.

Maudite sonnette. Voilà peut-être encore pour vingt-deux ans de silence! Ah! que ce suisse

indolent, et que tous les hommes en général entendent mal leurs intérêts et les nôtres : ils se plaignent des petites impatiences qui échappent quelquefois à notre vertu, et souvent c'est leur indifférence qui est notre premier écueil. Oh! mon dieu, oui.

Air : *Une Fille est un oiseau.*

Fillette qu'en son printemps
L'hymen trop long-tems néglige,
Est une fleur sur sa tige
Abandonnée aux autans.
La prévoyante sagesse
Soutient d'abord sa faiblesse ;
Mais l'ennui vient, le temps presse,
Le désir est sur ses pas.
La pauvrette, hélas ! succombe ;
Il faut bien que la fleur tombe,
Lorsqu'on ne la cueille pas.

ZURICH, *sortant de l'appartement.*

Quand je vous disais, madame Bertrand, que ça irait mal.

Mad. BERTRAND.

Comment?

ZURICH.

Monsieur le général est amoureux tout de bon. Il crie comme un diable qui veut épouser mademoiselle Isaure, et monsieur Dorville m'a sonné pour fermer les croisées.

Mad. BERTRAND.

Bon, bon, mademoiselle Isaure est promise à un autre, et monsieur Dorville, son père, gentilhomme respectable, gouverneur de monsieur Jules, ce neveu si cher à notre maître, parviendra à lui faire entendre raison.

ZURICH.

Nix, nix : la fille et bloquée, il faut qu'elle se rende. Est-ce qu'un général, comme monsieur d'Hermilly, écoute quelque chose ?

Air : *J'ai vu partout dans mes Voyages.*

Vainqueur des Kalmouks, des Cosaques,
De l'Esclavon, de l'Autrichien,

Rien ne l'arrête en ses attaques,
Bombes, canons, il n'entend rien.
Or, quand ce bruit est sans puissance,
Jugez quel sera le destin
D'un enfant qui n'a pour défense
Qu'un père qui parle latin.

Mad. BERTRAND.

C'est en effet bien peu de chose : mais peut-être, M. Zurich, cela ne dérangera point la pensée que vous aviez tout-à-l'heure.

ZURICH.

C'est vrai, madame, j'allais vous dire...

(On entend sonner plus fortement.)

Mad. BERTRAND.

Encore ! — Restez, M. Zurich ; ne perdez pas votre pensée, je vais revenir.

(Elle entre chez le général.)

ZURICH.

Eh ! mon dieu, est-ce que Madame Bertrand, voudrait enfin s'humaniser tout de bon. Oh ! ça arrive quelquefois..... Quand l'âge arrive.

Air *: de M. Guillaume.*

Dans son printemps, mainte beauté trop fière,
Craint de donner à l'amour un moment.
L'été l'a rend moins ménagère ;
L'hiver survient, quel changement !
Il n'est, hélas ! vieille fille à Cythère,
Brûlant alors de s'engager,
Qui ne donnât trente ans de la bergère,
Pour l'heure du berger.

Mad. BERTRAND, *revenant.*

Ah ! M. Zurich, vous aviez bien raison, il y aura du grabuge. M. Dorville, s'oppose avec ce flegme, et ce sang froid que vous lui connaissez, à toutes les idées de M. le Général. M. le Général extravague, il étouffe, et il a sonné pour faire ouvrir les croisées. Il y aura du scandale, c'est sûr ; mais c'est égal, parlons toujours de nos affaires. (*On entend sonner encore.*) C'est à moi.

ZURICH.

J'y vais.

Mad. BERTRAND.

Non, monsieur, j'y retourne.

ZURICH.

C'est à moi.

Mad. BERTRAND.

C'est à moi.

SCENE II.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL D'HERMILLY, M. DORVILLE.

LE GÉNÉRAL, *sortant d'un air très-animé.*

Retirez-vous. — Qu'on mette mes chevaux.

ZURICH.

Oui, monsieur. — (*A part.*) Pauvres bêtes ; ça ira mal pour tout le monde.

(Il sort avec Madame Bertrand.)

LE GÉNÉRAL.

Ainsi, monsieur, vous regardez la proposition que je vous ai faite.....

M. DORVILLE.

Pardon, général, comme une folie.

LE GÉNÉRAL.

Si je veux être fou, moi.

M. DORVILLE.

Ce n'est pas une raison pour que je le sois aussi.

LE GÉNÉRAL.

Mais savez-vous bien, homme opiniâtre, que nous allons nous brouiller pour jamais?

M. DORVILLE.

Ce sera un malheur pour vous, général.

LE GÉNÉRAL.

Pour moi, monsieur, et comment, s'il vous plaît?

M. DORVILLE.

Parce qu'il y a quarante ans que vous m'honorez du nom de votre ami, et que je le mérite.

LE GÉNÉRAL.

Eh! morbleu, que m'importe votre amitié, si vous ne faites pas ce que je veux?

M. DORVILLE.

Que m'importe la vôtre, général, si vous me demandez ce que je ne puis faire.

LE GÉNÉRAL.

Vous ne pouvez pas me donner la main de votre fille?

M. DORVILLE.

Ce n'est pas moi qui vous la refuse.

LE GÉNÉRAL.

Qui donc?

M. DORVILLE.

Ne vous l'ai-je pas dit? une puissance au dessus, et de vous et de moi, la nature.

LE GÉNÉRAL.

A d'autres.

M. DORVILLE.

Les convenances.

LE GÉNÉRAL.

Au diable.

M. DORVILLE.

Ce que vous devez à votre rang, à votre nom.

LE GÉNÉRAL.

De quoi vous mêlez-vous?

M. DORVILLE.

Enfin, général, ma fille est très-jeune.

LE GÉNÉRAL.

Je l'ai été.

M. DORVILLE.

Sans doute, mais...

LE GÉNÉRAL.

Mais, mais, je ne le suis plus, n'est-ce pas? Y a-t-il là un si grand mal?

Air *du Vaud. des Amans sans Amour.*

Malgré ces soixante ans qu'on blâme,
Voit-on reculer mes drapeaux?

Morbleu ! Bellone est une femme,
Elle sait bien ce que je vaux.
Quand un favori de la gloire,
Cueille un laurier au champ d'honneur,
On n'a jamais vu la victoire
Demander l'âge du vainqueur.

M. DORVILLE.

Ce raisonnement est superbe, général; mais il est faux.

LE GÉNÉRAL.

Damnation !

M. DORVILLE.

Point de colère.

Même air.

Près de vous, aux champs de Bellone,
La gloire illustra mon printems :
Mais le laurier qui nous couronne,
N'arrête point la main du temps.
Ces cheveux blancs, que j'en dois croire,
N'éclairent que trop ma raison ;
L'honneur d'être enfant de la gloire,
N'empêchent pas d'être barbon.

LE GÉNÉRAL.

Eh ! bien, barbon soit : je n'en épouserai pas moins votre fille. Je vous ai des obligations immenses : vous avez élevé mon neveu, l'idole de ma vie. Vous n'êtes pas riche, votre fille est belle, cela ne gâte rien ; j'acquitte, en l'épousant, toutes les dettes de mon cœur, et je suis sûr de la rendre heureuse.

M. DORVILLE.

Vous, et comment ?

LE GÉNÉRAL.

Comment ! — Tête bleue ! Est-il quelqu'un au monde qui puisse m'empêcher de lui prodiguer mes biens, mes soins, mes honneurs, toute mon existence?

M. DORVILLE.

Ainsi, général, l'aimable Jules, ce neveu si intéressant, que je forme depuis dix ans à l'étude

de vos vertus, pour une vaine fantaisie de votre part, va se voir privé de toutes ses espérances !

LE GÉNÉRAL.

Qui ! mon Jules ? Tête bleue, l'héritier de mon nom, l'orgueil de ma famille ! Savez-vous bien, monsieur, que je l'aime dix mille fois plus que vous, plus que moi, plus que votre fille même. Mais c'est égal, ma fortune suffira à tout : et quand elle ne suffirait pas, mon neveu, tant que j'existe, a-t-il besoin d'autre chose ?

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Mon nom, mes nobles cicatrices,
Mes exploits, tout le soutiendra.
Si c'est trop peu des vieux services,
Morbleu ! les ennemis sont là.
Forçant bastions et murailles,
Je suis homme, croyez-moi bien,
A gagner encor vingt batailles,
Afin qu'il ne lui mânque rien.

Ainsi, monsieur, vous voilà sans réplique.

DORVILLE.

C'est vrai, général, je n'en ai plus qu'une. Ma fille ne peut être à vous.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce à dire ?

DORVILLE.

Son cœur est engagé : sa main fut promise dès l'enfance, et, puisqu'il faut vous l'avouer, Isaure n'est sortie depuis huit jours de son couvent que pour se préparer à cet hymen.

LE GÉNÉRAL.

Oui dà. — Envoyez-moi mon rival... Nommez-le moi du moins, que je sache quel est l'effronté qui vient s'opposer à la meilleure action que j'aie cru faire dans ma vie ! — Son nom ?

DORVILLE.

Il a trop besoin de vos bontés pour que je le signale à votre colère.

LE GÉNÉRAL.

Corbleu, quelque blanc bec qui n'a encore tiré

son sabre qu'à la parade. Quels traits de bravoure l'ont fait connaître ?

DORVILLE.

Je ne les lui ai pas demandés, général.

Air : *Voila bien le mot ordinaire.*

Avec de vieux exploits, je pense,
Qu'aux belles on fait mal sa cour ;
En guerre, ce qui nous avance,
Souvent nous recule en amour.
L'art d'aimer, et l'art de la guerre
Diffèrent de but, de projets ;
Mars aime les soldats tout faits,
Et l'Amour les soldats à faire.

LE GÉNÉRAL.

O comble de l'ingratitude ! voilà pourtant un homme que mes bienfaits poursuivent depuis quarante ans ! oh ! il est temps que cela finisse.

M. DORVILLE, *avec fierté.*

C'est fini, général.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien adieu. (*Il revient.*) Mais j'épouserai votre fille.

SCENE III.

M. DORVILLE, ZURICH, LE GÉNÉRAL.

ZURICH, *entrant.*

Quand monsieur voudra, les chevaux sont mis.

LE GÉNÉRAL, *en sortant.*

Il suffit.

ZURICH, *d'un air joyeux.*

Recevez mon compliment, il paraît que M. Dorville est parfaitement d'accord avec M. le général.

M. DORVILLE.

Oui, mon ami, très-d'accord, je sors de cette maison.

ZURICH.

Ah ! j'entends, monsieur va prendre possession de cette petite terre, dans la Brie, que M. le général lui destine depuis si long-temps !

M. DORVILLE.

M. le général! je le quitte pour jamais. Et vous venez fort à propos pour m'aider dans les préparatifs de mon départ.

ZURICH, *à part.*

Ah ! mon dieu! je n'ai donc plus d'oreilles ?

SCENE IV.

Les Mêmes, ISAURE.

ISAURE.

Eh ! bien, mon père, êtes-vous satisfait de votre conversation avec M. d'Hermilly ?

M. DORVILLE.

Oui, mon enfant, tout est terminé.

ISAURE.

Quel bonheur, je vais donc épouser monsieur de Melval ?

M. DORVILLE.

Oui, sans doute, tu l'épouseras; mais préalablement nous allons quitter cet hôtel.

ISAURE.

Qu'entends-je ? M. le général n'approuve donc pas ce mariage ? reprocherait-il quelque chose à l'époux que vous me destinez ?

M. DORVILLE.

Non.

ISAURE.

Air : *vaudeville des petits Savoyards.*

Contre lui, quoiqu'on ose dire,
Je suis fière de votre choix;
N'est-ce pas à vous que je dois
Le pur sentiment qu'il m'inspire ?
Je ne puis rougir en l'aimant,
Puisqu'il fut digne de vous plaire;
Le véritable éloge d'un amant
Est d'être choisi par un père.

M. DORVILLE.

Je te dis qu'il ne s'agit point de M. Melval : mais l'honneur ne nous permet pas de rester une

minute de plus dans cette maison. Zurich, tu vas entrer avec moi là-dedans pour mettre ordre à tous mes effets.

ZURICH, *avec force.*

Non, monsieur.

M. DORVILLE.

Comment?

ZURICH.

Non, monsieur.

M. DORVILLE.

Tu me feras au moins le plaisir de me chercher dans le voisinage un logement pour ce soir?

ZURICH.

Je ne m'y connais pas, monsieur.

M. DORVILLE.

Tiens voilà de l'argent pour me procurer une voiture demain matin.

ZURICH.

Dieu me garde de toucher à l'argent d'autrui.

M. DORVILLE.

Ah! c'est trop fort: penses-tu à ce que tu dis?

ZURICH.

Assurément j'y pense.

M. DORVILLE.

Air : *D'une abeille toujours chérie.*

A sortir de l'hôtel, peut-être,
Bon serviteur tu m'aideras.

ZURICH.

Des propriétés de mon maître,
Monsieur, je ne me mêle pas.
D'ailleurs, pour agir d'autre sorte
Je suis trop poli sur ma foi;
Je ne mets les gens à la porte,
Que quand la maison est à moi.

M. DORVILLE.

Viens, ma fille, nous nous passerons de tout le monde.

ZURICH, *le retenant.*

Comment, monsieur, vous aurez le courage de

nous abandonner ainsi, moi, mon maître, madame Bertrand, et monsieur Jules qui vous est si attaché ?

M. DORVILLE.

Je le dois !

ZURICH.

Ah ! quel dommage que cet aimable enfant ne soit pas ici ! quel dommage qu'une maudite fête, des courses chez je ne sais quelle Duchesse, nous prive de son secours ! c'est lui qui saurait bien se servir, pour vous retenir, de tout l'esprit que vous lui avez donné.

M. DORVILLE.

Pas plus qu'un autre.

ZURICH.

(On entend dans la coulisse un bruit de cor.)

Ah ! mon dieu, qu'est-ce que j'entends ? (*Il regarde en dehors.*) Quel bonheur ! c'est lui, c'est lui.

SCENE V.

Les Mêmes, JULES.

(Quatre petits jockeis portant des couronnes de laurier.)

JULES.

Oui, c'est moi. — Mon cher gouverneur. — (*Aux jockeis.*) Qu'on attache toutes ces couronnes à l'appartement de mon oncle ; ses chevaux, que je lui ai empruntés, sans lui en rien dire, m'ont valu ces lauriers, il est juste que je lui en consacre l'hommage.

(Les jockeis attachent les couronnes à la porte de l'appartement du général, et sortent.)

ZURICH, *qui les a aidés.*

Oh ! que c'est beau. — Je suis sûr, monsieur Jules, que Bayard a bien fait son devoir.

JULES.

C'est vrai, mon ami, il est crevé. — Comment se porte mon oncle ?

ZURICH.

Pauvre animal. — Il se porte à merveille.

JULES, *à Isaure.*

Quoi, mon aimable sœur, vous ici ! Que n'êtes-vous arrivée avant mon départ, je vous aurais présentée à la Duchesse ; vous auriez embelli sa fête. — Vous auriez couru avec nous.

DORVILLE.

Si les convenances l'eussent permis.

JULES.

Vous croyez? — C'est qu'il n'y a rien au monde de délicieux comme une course.

ISAURE.

C'est ce qu'on dit.

JULES.

Pas assez. — Figurez-vous dans une plaine immense, aux premiers rayons du soleil, trente, quarante, cinquante rivaux prêts à se disputer la palme. — Ecoutez le signal.

Air *d'une Marche suisse.*

Tran, tran, tran, tran,
Parcourant
Chaque rang,
Le clairon
Met de front
L'escadron
Qui n'attend
Que l'instant
Où frappant
L'air troublé déjà,
Le fouet dans la plaine éclatera.
Cla, cla, cla, cla.
Le voilà
S'élançant,
Se pressant,
Se froissant ;
L'éperon,
Vif et prompt,
Des plus lents
Mord les flancs.
Cavaliers,
Coursiers,
De fureur,
D'ardeur
Tout frémit
Et fuit.

L'œil les suit dans la carrière,
Est-il spectacle plus beau ?
Ce fracas, dans la poussière,
De la vie est le tableau.
Tel en avant
Croit souvent
Etre habile,
Devant lui file
Un plus savant :
Et, dans l'instant,
Un enfant
Plus agile
Confond ces héros d'un moment.

Pan, pan, pan, pan,
Applaudi,
Enhardi.
Haletant,
Palpitant,
Mais doublant
Son élan,
Le premier,
Au laurier,
D'un seul bond
Il fond ;
L'immortel fleuron
Orne son front.

Flon, flon, flon, flon,
La chanson,
Le clairon,
Mille cris
Réunis
Ont nommé,
Proclamé,
Tous en chœur,
Le vainqueur.
De bonheur,
D'honneur,
Il se sent mourir ;
Ah ! quel plaisir. (*bis.*)

ZURICH.

Oh ! mon dieu oui, quel plaisir, là bas ! mais ici.

JULES.

Eh bien ici ?

ZURICH.

Demandez à monsieur Dorville.

JULES.

En effet, mon ami, je vous trouve un air triste.

M. DORVILLE.

Ce n'est rien.

ZURICH.

Non ce n'est rien ! monsieur part à l'instant même de cette maison avec sa fille, pour n'y plus remettre les pieds.

JULES.

Est-il possible ?

ZURICH.

Monsieur le général...

M. DORVILLE.

Zurich...

ZURICH, *avec force.*

C'est parti. Monsieur le général veut épouser de force mademoiselle Isaure, et la ravir à votre ami Monsieur de Melval.

ISAURE.

Quoi ! mon père !

M. DORVILLE.

Vous ne l'auriez jamais su sans l'indiscrétion de cet homme.

JULES, *riant.*

Ah ! ah ! la bonne plaisanterie.

ISAURE.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas plus effrayé des projets de votre oncle ?

JULES.

Ma foi non ; je n'ai jamais été effrayé des choses impossibles ; je ne me connais pas en mariage, mais il me semble que l'union, dont vous parlez, n'a point d'exemple.

Air : *J'ai tout mis au pied du gros chêne.*

Nulle part la sage nature
N'a ce tort à se reprocher ;
Nous ne voyons pas la verdure
Ceindre les flancs d'un vieux rocher.
Sur un tronc sec, nul ne s'expose
A greffer de jeunes bourgeons :
Et je n'ai jamais vu de rose
Fleurir au milieu des glaçons.

ISAURE.

Ah ! M. Jules.

Air : *vaudeville de l'Avare.*

Voilà ce que toujours ignore,
D'un grand, l'orgueil présomptueux ;
Je conçois qu'il ignore encore
Ce qu'on gagne à tromper nos vœux ;
Mais ce qu'il saura, s'il s'efforce
A former ces nœuds singuliers,
C'est que l'on hait bien volontiers
Qui veut se faire aimer par force.

M. DORVILLE.

Notre départ saura tout prévenir.

JULES.

Non, monsieur, vous ne partirez pas ; je fais mon affaire de tout ceci.

ZURICH.

Bravo !

M. DORVILLE.

Vous, jeune homme !

JULES.

Et pourquoi non ?

M. DORVILLE.

Eh! qu'opposerez-vous à l'autorité de votre oncle?

JULES.

Sa tendresse pour moi.

M. DORVILLE.

A ses faux raisonnements ?

JULES.

Des raisons.

M. DORVILLE.

A sa folie ?

JULES.

Des folies : je suis son neveu. Il a soixante ans, je n'en ai que quinze, nous verrons qui sera le plus extravagant.

M. DORVILLE.

Adieu, Jules.

JULES.

Oui! (*Allant vers le fond du théâtre.*) Je consigne, M. Dorville, à toutes les portes de l'hôtel.

(*Revenant vers M. Dorville.*) Mon ami , se peut-il qu'un sage, tel que vous, ne juge pas mieux d'une erreur qui ne peut être que passagère ! Mon oncle n'est-il pas sensible et bon ?

M. DORVILLE.

Il est séduit.

JULES.

N'est-il pas honnête-homme ?

M. DORVILLE.

Il est puissant.

JULES.

Tant pis pour lui ; vous n'en partirez pas davantage : Non , monsieur , vous ne vous appartenez pas ; c'est vous qui m'avez dirigé jusqu'à ce jour dans la carrière de l'honneur. Il vous reste encore à faire. C'est vous que j'aime , que j'estime , que j'écoute : vous vous devez à votre ouvrage , et d'ailleurs , de quel droit voulez-vous ravir à votre famille , à vous même cette retraite honorable que quarante ans de service, auprès de mon oncle, vous ont méritée.

M. DORVILLE.

Ah ! n'en dites pas plus , voilà le trait qui me déchire. Le général n'a-t-il pas eu la cruauté de me reprocher tout-à-l'heure ce qu'il a fait pour moi ?

JULES.

Mon oncle !

M. DORVILLE.

Lui-même.

Air : *Vous reconnaîtrez les bontés.* (de la Vallée de Barcelonette.)

En humiliant l'amitié
Que je lui vouai pour salaire ,
D'avance il a déprecié
Tous les dons qu'il voudrait me faire.
Quel plaisir pourrait en effet
M'offrir encor sa bienfaisance ?
Le premier charme du bienfait
Pour moi , c'est ma reconnaissance.

JULES.

N'importe, mon ami, ne m'enlevez pas le plaisir d'essayer mon pouvoir sur le cœur de mon oncle. Chère Isaure, daignez vous joindre à moi. — Faut-il, mon maître, que ton pauvre Jules tombe à tes pieds pour te fléchir?

M. DORVILLE, *le relevant.*

Aimable enfant, qu'exigez-vous?

JULES, *au fond du théâtre.*

Monsieur Dorville ne part pas. — Avez-vous fait connaître à mon oncle vos intentions en faveur de mon ami Melval?

M. DORVILLE.

Je n'ai pas dû le lui nommer.

JULES.

N'importe, si dans quelques heures je ne vous apporte pas d'heureuses nouvelles, vous redevenez libre; mais jusques là, votre parole, mon ami, que vous ne tromperez pas Jules.

M. DORVILLE.

A ces conditions, je vous la donne.

JULES.

Il suffit.

ZURICH.

C'est un ange.

SCENE VI.

JULES, *seul.*

Diantre, me voilà chargé d'une expédition périlleuse! Comment m'y prendre, et par où commencer pour empêcher l'ennemi d'agir? — Je ne puis pas consigner mon oncle.... Non, il ne le souffrirait pas; c'est bien dommage.

Air : *En guerre ces aventures.* (des Pages.)

Je l'aurais, par cette ruse,
Forcé de capituler;
Mais le code s'y refuse,
C'est de quoi se désoler.
Le code aurait dû permettre,

Qu'en de pareils intérêts,
Un petit soldat pût mettre
Son général aux arrêts.

Allons, allons; il faut recourir aux moyens doux. — Qui sait si le feu à l'hôtel.... Non, mon oncle est fait au feu. Il vaut mieux aller droit à son cœur. Il m'aime. Oh! oui, il m'aime. Il n'y a qu'un seul être au monde, auquel il soit capable de sacrifier son amour; et cet être c'est moi. Voilà mon moyen trouvé, je me fais son rival. Il me cède Isaure, je la rends à mon ami, et mon présent de noces est la récompense de mon gouverneur. — Oui, mais pour tout cela il faut faire l'amour, et comment le fait-on? Diable emporte si je le sais. Hola! Madame Bertrand? Madame Bertrand?

SCENE VII.

JULES, Mad. BERTRAND.

Mad. BERTRAND.

Monsieur, qu'y-a-t-il pour votre service?

JULES.

Venez ça, et dites-moi bien vîte ce que c'est que l'Amour?

Mad. BERTRAND.

L'amour, monsieur?

JULES.

Oui, oui, l'amour, vous devez savoir celà à votre âge.

Mad. BERTRAND.

Hélas! monsieur, je m'en suis toujours bien gardée, c'est un poison si dangereux. Je vais plutôt vous dire ce que c'est que la vertu, la morale...

JULES.

Je vous demande du poison.

Mad. BERTRAND.

Air : *Qu'en voulez-vous dire?*

Quoi, vous voulez absolument,
Monsieur, percer un tel mystère?

JULES.

J'en ai besoin dans ce moment.

Mad. BERTRAND.

Si jeune, c'est bien téméraire.

JULES.

Parlez toujours, et promptement.

Mad. BERTRAND.

Mais si l'amour n'est qu'un tyran,
A votre âge, mon cher enfant,
Qu'en voulez-vous faire? (*bis.*)

JULES.

Je ne sais pas ce qu'on en fait,
Mais je veux savoir ce que c'est.

Mad. BERTRAND.

Eh bien, monsieur, quoique je n'aie jamais eu l'honneur de le voir de trop près, je vais vous dire par-ci par-là ce que j'ai pu en attraper.

JULES.

Voyons.

Mad. BERTRAND.

Air : *vers le temple de l'Hymen.*

L'Amour est un petit dieu,
Vrai Prothée en sa malice;
Pour séduire un cœur novice,
Sans cesse il change de jeu.
Sous mille formes nouvelles,
Il se glisse auprès des belles,
Il vole ou rampe autour d'elles;
Il fait le jeune ou le vieux,
Le sage ou le petit maître;
Mais si je sais m'y connaître,
C'est l'enfant qu'il fait le mieux.

JULES.

Fort bien; je ne comprends pas un mot à tout celà. Mais c'est égal, dites moi maintenant comment on fait l'amour?

Mad. BERTRAND.

Ah! monsieur, c'est autre chose.

JULES.

Vîte, l'autre chose.

Mad. BERTRAND.

Mais, monsieur, mes connaissances ne vont guères plus loin de ce côté.

JULES.

Dites toujours.

Mad. BERTRAND.

Puisque vous l'ordonnez, lorsque l'on a rencontré l'objet que l'on veut aimer, voici, à-peu-près, je crois l'ordre des procédés.

Air : *de Lisoeth.*

D'abord la déclaration,
Billets doux, amoureux colloque,
Tendres égards, soumission,
Rendez-vous, protestation;
Puis enlèvement réciproque :
Et puis quand on tient tout celà
D'une beauté trop enchantée,
Quelquefois on la plante là,
Et voilà,
Et voilà
Où j'en suis restée.

JULES.

A la bonne heure, faites-vous une déclaration.

Mad. BERTRAND.

Moi, monsieur!

JULES.

Vous-même; il faut bien que j'apprenne de quels termes on se sert.

Mad. BERTRAND.

Mais, monsieur, c'est impossible.

JULES.

Pourquoi donc?

Mad. BERTRAND.

La modestie ne permet pas à une jolie femme de se dire à elle-même qu'elle s'adore, et si j'avais auprès de moi un galant, un jeune homme qui...

JULES.

Un jeune homme? — Zurich? Zurich.

SCENE VIII.

Les Mêmes, ZURICH.

ZURICH.

Monsieur?

JULES.

Dépêchez, mon ami, faites à madame une déclaration d'amour.

ZURICH.

Plaît-il?

JULES.

Faites une déclaration d'amour à madame.

ZURICH.

Eh ! mon dieu, monsieur, quelle idée !

Mad. BERTRAND, *à part.*

Elle est ravissante son idée.

ZURICH.

Vous ne connaissez donc pas madame Bertrand?

JULES.

Que m'importe ? Ne pouvez-vous lui dire que vous l'aimez ?

ZURICH.

Tu dieu, monsieur, je ne demanderais pas mieux. — Mais elle va m'étrangler.

JULES.

C'est égal, faites-lui toujours les doux yeux.

ZURICH.

Elle va me les arracher.

JULES.

Un rien vous arrête. Je veux être obéi.

TRIO *de Doche.*

Vous êtes, vous, le jeune amant.

ZURICH.

Monsieur le veut, c'est bagatelle,

JULES.

Madame, vous êtes la belle.

Mad. BERTRAND.

Monsieur le veut, c'est suffisant.

JULES.

Allons, parlez.

ZURICH

Voici comment
Se comporte le jeune amant :
D'abord du tabac qui lui reste
Sous le nez ou sur le jabot,

Il se défait d'une main leste :
Puis, aux genoux de la beauté modeste,
Il tombe, tousse, et lui dit aussitôt :
« Depuis vingt ans, vous que j'adore,
» Hélas ! ne voyez-vous pas bien,
» Que pour peu que je brûle encore
Mon cœur sera réduit à rien ? »
Voilà ce qu'on dit à sa belle.

JULES, *à Madame Bertrand.*

A ce discours que répond-elle ?

Mad. BERTRAND.

Composant son air, son maintien,
Elle répond : ce cœur fidèle
Ne vaut guère mieux que le tien.

Mad. BERTRAND, ZURICH.

Bien, bien,
Par ce moyen prospère
J'avance mon affaire,
Oui je la tien.

JULES.

Bien, bien,
Déjà ceci m'éclaire :
Mon oncle aura beau faire,
Oui je le tien.

JULES, *à Madame Bertrand.*

Est-ce là tout ?

Mad. BERTRAND.

Non pas, j'espère.
A cet avéu doux et flatteur,
Succède une faveur légère.

JULES.

Zurich, obtenez la faveur.

ZURICH.

Quoi ? Monsieur.

JULES.

Embrassez Madame.

ZURICH.

Vraiment, c'est de toute mon âme. *(Il l'embrasse.)*

ENSEMBLE.

Ah ! quel bonheur !
Ah ! quel bonheur !

JULES, *à Zurich.*

Est-ce là tout ?

ZURICH.

Non pas, j'espère.
Et si chacun le voulait bien...

(il s'approche de Madame Bertrand.)

Mad. BERTRAND, *le repoussant.*

Non, non, Monsieur ne veut plus rien ;
Pour lui, c'est assez de lumière,
Terminons là cet entretien.

JULES.	ZURICH, Mad. BERTRAND.
Bien, bien, C'est assez de lumière, Mon oncle aura beau faire, Je le tien.	Bien, bien, Par ce moyen prospère J'ai vu qu'on peut lui plaire, Et je le/la tien.

JULES.

Mes amis, je vous marie dans trois jours et je vous fais présent de deux mille écus, si vous m'aidez à persuader à mon oncle que je suis amoureux de mademoiselle Isaure.

Mad. BERTRAND.

Deux mille écus, et un mari!

JULES.

Guettez d'abord le retour de mon oncle, et confiez lui, d'un air bien mystérieux, que je suis le rival qu'on oppose à son bonheur. Je vous dirigerai pour le reste de la campagne et vous prescrirai tous les mouvemens que la manœuvre de l'ennemi rendra nécessaires.

ZURICH.

Le bon petit général.

Mad. BERTRAND.

Mais, monsieur Jules, tromper un brave homme comme M. d'Hermilly!

JULES.

Soyez tranquilles, revenu de son erreur, il sera le premier à nous en remercier.

Air *du vaudeville de Florian.*

Par un mensonge officieux
Nous servons toute une famille :
Mon oncle redevient heureux,
Nous sauvons un père et sa fille.
Mes amis, croyez-en mon cœur,
Faisons d'abord ce qu'il commande :
Trompons les gens pour leur bonheur,
Et prions Dieu qu'on nous le rende.

ZURICH, *sautant de joie.*

Allons, madame Bertrand... Si le cœur vous...

Mad. BERTRAND.

Allons donc, M. Zurich, touchez-là.

JULES.

Paix, voilà Isaure. — Ah ! si mon oncle pouvait me surprendre avec elle.

ZURICH.

Il ne doit pas tarder à revenir.

JULES.

Eh ! bien, à votre poste ; deux coups dans la main quand mon oncle sera prêt d'entrer ici.

(Il les pousse dehors.)

SCÈNE IX.

ISAURE, JULES.

JULES.

Ah ! c'est vous, ma chère Isaure !

ISAURE.

Pardon ; monsieur, j'avais cru entendre ici madame Bertrand : je voulais la prier de me rendre un bon office.

JULES.

Lequel ?

ISAURE.

Mon père m'a permis d'informer monsieur de Melval de ce qui se passe.

JULES.

Eh bien, donnez-moi votre billet ?

ISAURE.

Je n'en ai point.

JULES, *à part.*

Diable, tant pis ; il aurait peut-être pu me servir.

ISAURE.

C'est de vive voix que je voudrais le faire prévenir de se rendre tout de suite chez ma tante, où je vais tâcher d'aller aussi.

JULES.

Mauvais moyen ; il ne faut jamais mettre des valets dans sa confidence. Ecrivez, je me charge de votre lettre.

ISAURE.

Mais, monsieur...

JULES.

Puisque votre père le permet.

ISAURE.

Je ne sais pas écrire à un homme.

JULES.

Air *du vaudeville du Jaloux Malade.*

Eh quoi! vous ne sauriez écrire
Au digne objet de votre amour,
Que pour lui votre cœur soupire,
Et que vous l'aimerez toujours?

ISAURE.

Non, et celà me désespère;
Pourtant, ce tort n'est pas le mien,
Je l'ai dit vingt fois à mon père,
Au couvent nous n'apprenons rien.

JULES.

Je vais dicter. (*Isaure se met devant une table.*) « Mon ami, notre amour est menacé des plus » grands dangers. » — N'est-ce pas cela?

ISAURE, *écrivant*

Mon dieu, oui.

JULES, *après avoir un peu cherché.*

» Il faut donc prendre un parti sérieux; ren- » dez vous sur-le-champ où vous savez, chez votre » tante.

ISAURE.

Oui, oui, il le sait.

JULES.

» Vous ne tarderez pas d'y voir arriver votre » fidèle Isaure. »

ISAURE, *pliant la lettre.*

Bon! maintenant l'adresse.

JULES, *prenant la lettre.*

Il n'en faut pas; si mon oncle surprenait ce billet dans les mains de madame Bertrand, il découvrirait un nom que votre père lui a caché.

ISAURE.

Ah ! M. Jules , que je vous aurai d'obligations.

JULES.

Rassurez-vous , petite sœur, vous ne serez jamais ma tante.

ISAURE.

Oh ! ce n'est pas que je dédaigne monsieur le général d'Hermilly , non asssurément.

Air *de Claudine.*

Ce cher oncle , qui vous aime ,
Est digne de tous nos vœux :
C'est l'honneur , la valeur même,
Le cœur le plus généreux.
C'est la vertu la plus pure
Que l'on adore ici bas ;
Mais faites , je vous conjure ,
Que je ne l'épouse pas.

JULES , *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ne craignez rien , j'ai mieux que cela à vous offrir. (*A part.*) Mon oncle n'arrive pas.

ISAURE.

Qu'avez-vous donc , monsieur Jules , vous paraissez tout agité ?

JULES.

Ce n'est rien. (*A part.*) Ah ! que mon oncle tarde à rentrer.

ISAURE.

Air *du Pas redoublé.*

Un secret vous tient en souci ,
Du moins je le soupçonne.

JULES.

Je ne prétends avoir ici
De secrets pour personne.

ISAURE.

Parlez-moi donc sans vous troubler ,
L'amitié le commande.

JULES , *regardant vers le fond du théâtre.*

Ce n'est pas tout que de parler ,
Il faut que l'on m'entende.

ISAURE.

Mais , Monsieur , me voilà prête.

(*On entend frapper deux coups dans la coulisse.*)

JULES.

(*A part.*) Le signal ? Dépêchons. — Eh ! bien, chère Isaure, puisque vous exigez que je parle, apprenez que l'amour, la tendresse, la flâme, la fidélité.....

ISAURE, *étonnée.*

Ah ! mon dieu, monsieur.

JULES, *regardant de temps en temps vers la porte du fond.*

Vos charmes, vos appas, tout m'enhardit. (*Bas.*) Ne craignez rien.

ISAURE.

Juste ciel !

SCENE X.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *sans voir son neveu.*

Ce petit effronté serait mon rival ! (*Il l'apperçoit.*) Ah !

JULES.

(*A part.*) Le voilà. — Oui, chère Isaure. (*Il se jette à ses pieds.*) Vous ne pouvez douter du plus sincère amour. (*Bas.*) Il n'en est rien. (*Haut.*) Vous êtes sans cesse présente à ma pensée. (*Bas.*) Je n'y pense pas du tout. (*Haut.*) Et vous êtes pour moi ce que la nature a produit de plus beau, de plus ravissant. (*Bas.*) N'en croyez pas un mot.

ISAURE.

Mais, monsieur...

JULES.

Donnez-moi cette main que j'y dépose le gage du sentiment le plus tendre. (*Il lui baise la main.*) (*Bas.*) N'y faites pas attention. (*Haut.*) Donnez, donnez.

LE GÉNÉRAL, *s'approchant.*

Téméraire !

ISAURE.

Ah ! *(Elle se sauve.)*

SCENE XI.

LE GÉNÉRAL, JULES.

JULES, *avec joie.*

Eh ! bonjour, mon cher oncle, je vous attendais avec la plus vive impatience.

LE GÉNÉRAL.

Malheureux !

JULES.

Mais pas trop, vous l'avez vu. — Permettez que je vous embrasse.

LE GÉNÉRAL.

L'indigne ! — Je voudrais bien savoir, monsieur...

JULES.

Air : *vous m'ordonnez de la brûler.*

Vous voulez de mes faits guerriers
Que je vous rende compte ;
Mon oncle, voyez ces lauriers,
Chacun vous les raconte.
Je vous imite, en tous les cas,
Vos règles sont fort bonnes,
Je donne à compter mes combats,
En comptant mes couronnes.

LE GÉNÉRAL, *examinant les couronnes.*

Comment, tu as gagné?... Mais il ne s'agit pas de celà.

JULES.

La course a été magnifique, une poussière d'enfer.

LE GÉNÉRAL.

Je vous dis qu'il ne s'agit pas de celà.

JULES.

Société brillante ! un bruit du diable ! il n'y manquait que vous.

LE GÉNÉRAL.

Voulez-vous bien m'entendre?

JULES.

Il n'y a eu qu'un cri pour vos chevaux.

LE GÉNÉRAL.

Tête bleue, je vous... Répondez, monsieur, que faisiez-vous là tout-à-l'heure aux pieds de cette jeune personne?

JULES.

Quoi là! oh! presque rien, mon oncle; j'appaisais une petite querelle que mon départ avait fait naître; ces femmes sont d'une exigeance.

LE GÉNÉRAL.

Comment, audacieux, il est donc vrai que vous aimez la fille de votre gouverneur?

JULES.

Depuis six mois j'en suis fou.

LE GÉNÉRAL.

Et c'est d'aujourd'hui que je l'apprends!

JULES.

En effet, j'avais oublié de vous en parler; j'étais si assuré que cet amour vous comblerait de joie, que j'allais toujours. Convenez qu'elle est jolie? Heim!

LE GÉNÉRAL.

Quoi! vous vous êtes flatté.....

JULES.

Pourquoi non? la fille de votre ami, de mon gouverneur, d'un homme qui a consacré sa vie entière à votre bonheur! quel moyen plus doux d'acquitter ce que nous lui devons. Oui, morbleu! me suis-je dit: voilà une occasion de faire la cour à mon oncle; je le connais, il est noble, généreux. Si la Nature l'eut jetté quarante ans plus tard dans ce monde, il s'attacherait à cette enfant, l'épouserait; mais mon oncle est raisonnable, judicieux; il sait qu'il lui est impossible aujourd'hui de remplir un tel devoir, je m'en charge; de se donner un tel plaisir, je le prends.

LE GÉNÉRAL.

A-t-on jamais vu un morveux plus effronté que celui-là?

JULES.

Qu'avez-vous donc mon oncle ?

LE GÉNÉRAL.

Ce que j'ai ? — Que vous ayez à renoncer sur-le-champ à ce fol amour.

JULES.

Moi, mon oncle, impossible.

LE GÉNÉRAL.

Il vous sied bien, à votre âge, de vouloir vous charger du bonheur d'une femme.

JULES.

Que me manque-t-il donc ?

LE GÉNÉRAL.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

A quinze ans former de tels vœux,
Est une épreuve extravagante.
Ce n'est qu'au chêne vigoureux
Qu'on voit s'unir la jeune plante.
Avant d'offrir à l'arbrisseau
Le soutien qu'il cherche et qu'il aime,
Apprenez, fragile roseau,
Qu'il faut se soutenir soi-même.

JULES.

Eh bien, mon oncle, nous nous soutiendrons ensemble.

Air : *La boulangère a des écus.*

A l'âge heureux où nous voilà,
Quelle force est la nôtre !
Lorsque l'amour s'est niché là,
L'amour, ce bon apôtre,
Espoir, chagrin, plaisir tout va,
Tout va l'un portant l'autre,
Tout va,
Tout va l'un portant l'autre.

LE GÉNÉRAL.

Oui, sans considération, sans honneur, sans emploi.

JULES.

Sans emploi ?

Même air.

L'homme adroit dit : placez-moi là,
Mon gain sera le vôtre ;

On le place, il paye et déjà
D'un autre il est l'apôtre :
Entre bons cœurs ainsi tout va,
Tout va l'un portant l'autre,
Tout va, etc.

LE GÉNÉRAL.

Voilà une fort belle vie.

JULES.

La vie, mon oncle ?

Même air.

La vie en tous les tems sera,
Un banquet comme un autre ;
Chacun y rit, boit et boira,
Ou mon vin, ou le vôtre :
Et puis le soir chacun s'en va,
S'en va l'un portant l'autre ;
S'en va, etc.

LE GÉNÉRAL.

(*A part.*) Corbleu ! comme j'embrasserais de bon cœur ce petit drôle, s'il ne voulait pas me souffler ma femme. (*Avec amitié.*) Ecoute, Jules.

JULES.

Plaît-il, mon oncle ?

LE GÉNÉRAL.

Ne nous fâchons plus.

JULES.

Il ne tient qu'à vous.

LE GÉNÉRAL.

Parlons raison.

JULES.

C'est mon fort.

LE GÉNÉRAL, *le tenant dans ses bras.*

Tu es un joli garçon.

JULES.

C'est vrai, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Tu as un esprit du diable.

JULES.

Quelquefois.

LE GÉNÉRAL.

Tu es fait pour parvenir à la gloire la plus brillante.

JULES.

Je le sais, je n'ai qu'à vous suivre.

LE GÉNÉRAL.

(*A part.*) Coquin ! — Eh ! bien, mon ami, malgré toutes ces belles qualités, Isaure, ne t'aime pas.

JULES.

Erreur.

LE GÉNÉRAL.

Non, monsieur, elle ne vous aime pas : pour l'avoir vue quelquefois au château d'Hermilly, chez sa tante, ou au couvent, croyez-vous avoir laissé dans son cœur une impression bien profonde ? Vous connaissez bien mal les femmes.

JULES.

Ça viendra.

LE GÉNÉRAL.

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Mille amans courent offrir
Leur hommage à la plus belle ;
Sais-tu ce qu'on obtient d'elle ?
A peine un froid souvenir :
A nos vœux inattentive,
La beauté fuit et s'esquive,
Nul effort ne la captive.
Tel un ruisseau dans son cours ;
Des fleurs bordent son rivage,
Il réfléchit leur image,
Mais ses flots coulent toujours.

JULES.

Je ne crains pas les flots.

LE GÉNÉRAL.

L'obstiné. — Et s'il se présente un rival.

JULES.

Je le ferai sauter.

LE GÉNÉRAL.

Si c'est moi ?

JULES.

Si c'est vous, mon oncle, je ne vous tuerai pas, mais j'épouserai Isaure.

LE GÉNÉRAL.

C'est ce que nous verrons.

JULES.

C'est ce que vous verrez. — L'amour ne connaît pas d'obstacle : nous fuirons plutôt ensemble au bout du monde, nous vous empêcherons de commettre une injustice : vous le sentirez, vous me rappellerez, et vous finirez par dire : ce petit drôle est plus sage que moi.

LE GÉNÉRAL.

Insolent ! retirez-vous dans votre chambre, et jusqu'à nouvel ordre gardez-y les arrêts.

JULES.

Les arrêts ! c'est juste, mon oncle, le code est pour vous : mais celà ne me rendra ni moins fidèle, ni moins aimé. (*Il sort.*)

LE GÉNÉRAL.

Oh ! j'y mettrai bon ordre. Holà Zurich ? Mad. Bertrand, La Brie, Champagne, tout le monde?

SCENE XII.

LE GÉNÉRAL, Mad. BERTRAND, *quatre domestiques.*

Mad. BERTRAND.

Monseigneur, nous voici.

LE GÉNÉRAL.

Que dès ce moment personne n'entre dans l'hôtel ou n'en sorte sans mon ordre. Allez. (*Les domestiques sortent.*) Et vous, Madame, répondez.

Mad. BERTRAND.

Mon dieu ! Monsieur, vous m'épouvantez.

LE GÉNÉRAL.

Comment se fait-il que je n'aie pas été instruit plutôt de ce qui se passe chez moi ?

Mad. BERTRAND.

Que se passe-t-il donc?

LE GÉNÉRAL.

Ce qui se passe? un drôle qui s'avise à quinze ans d'être amoureux.

Mad. BERTRAND.

Ma foi, monseigneur, c'est le bel âge.

LE GÉNÉRAL.

Eh! vous n'êtes qu'une folle.

Air *du petit Matelot.*

Ne voyez-vous pas que cet âge
N'a que des défauts effrayans,
Défauts d'habitude et d'usage,
D'expérience et de bon sens?

Mad. BERTRAND.

C'est vrai; mais faibles que nous sommes,
A nos yeux, hélas! trop flattés,
Tous ces défauts là, chez les hommes,
Sont leurs plus belles qualités.

LE GÉNERAL.

Vous ne savez ce que vous dites. — Croyez-vous que Isaure soit réellement éprise de mon neveu?

Mad. BERTRAND.

Je me doute qu'il en est quelque chose.

LE GENERAL.

Cela n'est pas vrai. — Mais qui diable a osé favoriser chez moi de pareils amours?

Mad. BERTRAND.

Oh! pour çà, Monsieur...

LE GENERAL.

Vous mentez.

Mad. BERTRAND.

J'avoue, monsieur, que ces deux enfants sont bien intéressans; mais, à moins que M. Zurich ne s'en soit mêlé lui même...

LE GENERAL.

Zurich? c'est impossible.

SCENE XIII.

LE GÉNÉRAL, Mad. BERTRAND, ZURICH.

ZURICH.

(*Il entre en tenant un papier.*)

(*Pendant cette scène et les suivantes, on voit de temps en temps Jules paraître à la porte du fond : c'est lui qui fait entrer les domestiques.*)

Monsieur Jules, voici pour vous. (*appercevant le général.*) Ah!

LE GENERAL.

Qu'est-ce ?

ZURICH.

Monsieur, ce n'est rien.

LE GENERAL.

Vous cachez un papier ?

ZURICH.

C'est vrai, Monsieur.

LE GENERAL.

Je veux le voir.

ZURICH.

Mais, Monsieur, ce n'est pas à vous qu'il s'adresse.

LE GÉNERAL.

Qui vous l'a remis ?

ZURICH.

Hélas ! c'est mademoiselle Isaure, qui, venant d'apprendre que M. Jules était aux arrêts, s'est hâtée de lui écrire un petit mot : c'est bien naturel.

LE GENERAL.

Comment, traître ! vous vous chargez de pareil message !

ZURICH.

Hélas ! monsieur, j'y ai bien été forcé.

LE GENERAL.

Et comment?

ZURICH.

Par une petite bourse que mademoiselle Isaure avait mise sous la lettre.

LE GENERAL.

Sur ta vie, remets-moi ce papier.

ZURICH.

Oh ! je n'ai rien à refuser à monsieur le général. — Voilà le billet.

LE GÉNÉRAL.

Voyons. (*Il lit.*) « Mon ami, notre amour » est menacé des plus grands dangers : il faut

» donc prendre un parti sérieux : rendez vous sur-
» le-champ où vous savez ; vous ne tarderez pas
» d'y voir arriver votre fidèle Isaure. » C'est clair, il est aimé : mais tête bleue, il ne tient que les avant-postes, et je le forcerai bien à en rester là. — Dussai-je poser vingt sentinelles autour de sa chambre, il n'ira pas au rendez-vous.

SCENE XIV.

Les Mêmes, LABRIE.

LABRIE.

Monseigneur ?

LE GENERAL.

Qu'y a-t-il ?

LABRIE.

M. Jules, vient de s'échapper de son appartement.

LE GENERAL.

Mille bombes ! l'effronté ! l'audacieux ! Et comment s'est-il sauvé ?

LABRIE.

Il a sauté par la croisée.

LE GENERAL.

Oh ! mon dieu, ne s'est-il pas blessé ?

LABRIE.

Non, monseigneur, grace au ciel et à mes épaules.

LE GENERAL.

Qu'est-ce à dire ?

LABRIE.

Air *des Pierrots.*

Je passais là, Monsieur m'appelle,
J'avance et vais sous le balcon ;
Lui, me prenant pour une échelle,
Vers moi se glisse sans façon.
Mais moi, voyant ce qu'il médite,
Je prends ma course tout d'un coup ;
Or, jugez si j'ai couru vite,
J'avais ses jambes à mon cou.

LE GENERAL.

Malédiction. — Empêchons du moins que la perfide n'aille le rejoindre.

SCENE XV.

Les Mêmes, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monseigneur ?

LE GENERAL.

Encore !

CHAMPAGNE.

Mademoiselle Isaure vient de sortir par la petite porte du jardin (*Il sort.*)

LE GENERAL.

Oh ! il n'y a plus à balancer : je cours moi-même après eux. — (*à mad. Bertrand.*) Où est-il ce rendez-vous d'enfer ?

Mad. BERTRAND.

Dame, Monsieur, je ne connais que ceux que je donne.

LE GENERAL.

Voulez-vous bien parler ? — Si ce drôle allait faire un coup de tête, me quitter ; qu'est-ce que je deviendrais ? (*A Zurich.*) Parleras-tu ?

ZURICH.

Eh ! monsieur, donnez-lui mademoiselle Isaure, et qu'il vous laisse tranquille.

LE GENERAL.

Oui dà : deux bataillons, un escadron de cavalerie, vont me répondre d'eux.

Air : *Fanfare de Saint-Cloud.*

En vain ce couple rebelle,
De mes lois se fait un jeu.
Je fais enlever la belle,
Et j'enferme mon neveu.
J'ai trente ans au moins encore
Pour aimer cet enragé ;
Mais pour épouser Isaure,
Qui sait, morbleu ! ce que j'ai ? (*Il sort.*)

SCENE XVI.

ZURICH, Mad. BERTRAND, JULES.

JULES, *en regardant sortir son oncle.*

Pauvre oncle! pourquoi faut-il être obligé de tourmenter ainsi le meilleur des hommes!

(*A Zurich et à madame Bertrand.*)

Mes amis, je suis content de vous; mais tout n'est pas fini.

ZURICH.

Non vraiment, car monsieur votre oncle vous cherche pour vous faire enfermer.

JULES.

Et il le ferait comme il le dit; mais j'y ai pourvu. Puisqu'il ne se rend pas aux preuves de mon amour, à celles de l'amour d'Isaure, il faut frapper les grands coups.

ZURICH.

Aie, aie, aie, ça ira mal.

JULES.

Retenez bien ma dernière leçon.

Mad. BERTRAND.

Quoi donc monsieur?

JULES.

Mon oncle est sûrement allé chez la tante d'Isaure, où il ne trouvera personne; il va rentrer furieux, je me présente à lui, et quoique je dise, quoique j'invente, quoique j'allègue, dites oui, toujours oui, rien que oui: après quoi vous irez prévenir mon ami Melval.

Mad. BERTRAND et ZURICH.

Oui, monsieur.

JULES.

Sans celà point de mariage, point de dot.

Mad. BERTRAND et ZURICH.

Oui, oui, oui, oui.

SCENE XVII.

Les Mêmes, M. DORVILLE, ISAURE.

M. DORVILLE.

Eh! bien, Jules, qu'avez-vous à me dire?

JULES.

Ah! mon ami, tout va le mieux du monde.

M. DORVILLE.

Votre oncle?...

JULES.

J'en fais ce que je veux : il est d'une douceur charmante; il me met aux arrêts, me fait sauter par les fenêtres et court après moi pour me faire enfermer.

M. DORVILLE.

Que voulez-vous dire?

JULES.

Que dans une heure votre élève aura comblé vos vœux et les siens.

ISAURE.

Mais, monsieur, cet amour que vous avez pour moi....

JULES.

Oh! cet amour va à merveille.

ISAURE.

Mais, monsieur, si votre oncle venait à penser...

JULES.

Tant mieux.

Air : *Mais ma mère est-c'que j'sais ça.*

De sa bonté naturelle,
Espérez tout en ce jour;
Mon oncle, quand il s'en mêle,
Est plein d'égards pour l'Amour.
Il depêche sur ses traces,
Quelquefois deux bataillons,
Et pour protéger les grâces,
Un régiment de dragons.

ISAURE.

Quelle extravagance!

JULES.

Il n'y a que celà.

Air : *Vaudeville de Jean Monet.*

La folie est de tout âge,
C'est l'esprit du monde entier;
La raison la plus sauvage,
Sous son sceptre doit plier.
C'est son lot;
En un mot
Je ne connais dans la vie,
Qu'un défaut à la folie,
C'est de nous quitter trop tôt.

DORVILLE.

Ah ! doucement. Je lui en connais un plus dangereux, c'est d'aller toujours trop loin.

Air *du vaudeville de Lasthénie.*

La gaîté sert l'esprit français;
Suivez-la, votre âge l'exige;
Mais dans ses plus brillans accès,
Qu'un peu de bon sens la dirige.
Retenez cette vérité :
Les plus beaux feux de la jeunesse
Embellissent moins la gaîté
Qu'un seul rayon de la sagesse.

JULES.

Air : *Jean Jeanot, jaloux risible.*

Digne appui de ma jeunesse,
Fiez-vous donc à ma foi;
Ce qu'ici votre tendresse
Me prescrit, n'est rien pour moi.
Un rayon de la sagesse !
Mon ami, j'en aurai deux,
Mais quand vous serez heureux.

ZURICH, *accourant.*

Monsieur, monsieur, j'entends jurer dans la cour.

JULES.

C'est mon oncle ! (*A Dorville.*) Voulez-vous tenir encore une heure la parole que vous m'avez donnée...

DORVILLE.

Mais, mon ami...

JULES, *à Isaure.*

Vous, chère sœur, voulez-vous épouser demain mon ami Melval ?

ISAURE.

Eh ! mon dieu ! monsieur, je ne suis ici que pour celà.

JULES.

Eh bien, entrez la dedans ; entrez, je vous conjure. (*M. Dorville entre chez lui avec sa fille.*)

SCENE XVIII.

JULES, Mad. BERTRAND, ZURICH.

JULES.

Vous, Madame, dans ce fauteuil, tremblante, effrayée, le mouchoir sur les yeux. — *A Zurich.* Toi, un air de désordre... cette perruque de côté...

ZURICH.

Hein !

JULES.

Une joie bête sur la figure... Plus bête que ça donc.

ZURICH.

Diantre, vous êtes difficile.

JULES.

Tu viens de faire une action terrible, et tu avoueras à mon oncle...

LE GÉNÉRAL, *en dehors.*

Malédiction !

JULES.

Le voilà. (*Il prend Zurich au collet.*) Scélérat ! tu ne mourras que de ma main.

SCENE XIX.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, *à Jules.*

Comment ? — Qu'est-ce ? — Vous voilà donc, Monsieur ?

JULES.

Oui, mon oncle : justice, justice de cet infâme.

LE GÉNÉRAL.

Qu'a-t-il donc fait ?

JULES.

L'action la plus noire, la plus lâche, la plus attroce, dont vous serez vous-même indigné, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce donc ?

JULES.

Il m'a réduit au dernier désespoir, il m'a plongé un poignard dans le cœur... il s'est permis, à l'aide de quelques misérables de son espèce, d'enlever Isaure au détour du jardin, et de la conduire je ne sais où.

LE GÉNÉRAL, *à Zurich.*

Comment tu as fait celà !

Mad. BERTRAND, *à part.*

Que dit-il donc ?

ZURICH, *en regardant Jules qui lui fait des signes.*

Oui, monsieur. — Ah ! ça ira mal !

LE GÉNÉRAL.

Bravo, je double tes gages.

ZURICH, *à part.*

Diantre, ça n'ira pas si mal.

JULES.

Quoi, mon oncle, vous applaudissez à une telle indignité.

LE GÉNÉRAL.

Oui, sans doute, j'y applaudis.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Morbleu ! sa découverte
M'épargne un grand tourment ;
Jeune fille est alerte,
Et fuit trop aisément.
Il vaut mieux à mon âge
Tenir, pour ses projets,
De tels oiseaux en cage,
Que de courir après.

JULES.

Eh ! bien , mon oncle , apprenez que cette violence...

LE GÉNÉRAL.

Est légitime.

JULES , *il se jette aux pieds de son oncle.*

Inutile. — Perdez si vous le voulez un infortuné neveu , perdez l'intéressante Isaure ; mais vos espérances , vos efforts , vos projets contre elle sont superflus , Isaure est mon épouse.

LE GÉNÉRAL.

Quoi !

Mad. BERTRAND , *à part.*

Bon dieu qu'elle idée !

LE GÉNÉRAL , *avec le plus grand étonnement.*

Isaure est votre épouse ? — C'est impossible.

JULES.

Hélas ! mon oncle , demandez à ces deux serviteurs qui vous sont si dévoués.

LE GÉNÉRAL.

Quoi traîtres...

JULES , *à Zurich.*

Allez donc.

ZURICH

Oui , monsieur. — (*A part.*) Ah ! ça ira mal.

JULES.

Sans eux , sans leurs conseils , j'avoue que je n'aurais jamais su former un tel lien : mais perdu d'amour au château d'Hermilly , pendant votre dernière campagne contre les Kalmouks... N'est-ce pas ?

Mad. BERTRAND et ZURICH.

Oui , monsieur.

JULES.

Trop persuadé que M. Dorville , qui destinait sa fille à mon ami Melval , ne m'accorderait jamais sa main , j'ai osé l'épouser en secret.

LE GÉNÉRAL.

Millions de canons, je ferai casser ce mariage comme une baguette.

Air : *Dorilas contre moi des femmes.*

Et vous, misérables complices,
Dont les conseils l'ont dirigé,
De vos coupables artifices
Les lois m'auront bientôt vengé.
Sortez, fuyez de ma demeure.

JULES, *à Zurich et à madame Bertrand, à part.*

Allez vous unir au plutôt.

LE GÉNÉRAL.

Vous serez pendus dans une heure.

JULES, *en leur donnant sa bourse.*

Mes amis, voilà votre dot.

LE GÉNÉRAL, *l'appercevant et avec la plus grande surprise.*

De l'argent? Et tout-à-l'heure il voulait l'étrangler! Je suis joué.

JULES, *bas à Zurich, en le poussant dehors.*

N'oubliez pas de prévenir Melval : dites-lui bien qu'il sera l'époux d'Isaure.

LE GÉNÉRAL, *à part.*

Melval l'époux d'Isaure! — Plus de doute l'enlèvement, le mariage, l'amour, tout est faux.

SCENE XX.

JULES, LE GENERAL.

JULES, *d'un air bien contrit*

Eh! bien, mon cher oncle.....

LE GÉNÉRAL, *à part.*

Et cet air hypocrite!..... Oh! oui, oui, je suis joué... (*Avec la joie la plus marquée.*) Respire, général, respire.

JULES.

Que décide votre cœur généreux?

LE GÉNÉRAL, *à part*

Laissez-moi. — Mais quel a été son but? Me tourner en ridicule! Voyons celà bien vîte. — (*A Jules.*) Marié à quinze ans!

JULES

Ce n'est pas trop tard !

LE GÉNÉRAL

Et vous n'avez pas craint de briser le cœur d'un oncle qui vous a tant aimé ?

JULES, *avec amitié.*

Pouvez-vous le penser ? — Je doute si tout le plaisir que votre consentement pourrait me faire égalera jamais la peine que j'éprouve en ce moment.

LE GÉNÉRAL.

(*A part.*) Bon cœur — Mais imprudent, vous n'avez-pu douter que vous ne commissiez une faute impardonnable.

JULES.

C'est vrai mon oncle, mais que voulez-vous ? En fait de folies, j'aime mieux m'en charger qu'un autre.

Air : *cacher la femme sous des roses.*

Souvent qui fait une imprudence,
En épargne une à son voisin.
Un faux pas est sans conséquence,
Pour qui commence un long chemin.
Si faillir est notre partage,
Si nul ne peut s'en préserver,
Tombons du moins, tombons dans l'âge
Où nous pouvons nous relever.

LE GÉNÉRAL.

(*A part.*) Charmant, il n'a voulu que m'empêcher de faire une sottise. — Mais, insensé ! épouser une fille sans fortune : car vous savez que son père n'a rien. Il a perdu tous ses droits à ma bienveillance.

JULES.

Ne suis-je pas votre neveu ? vous ne me laisserez pas sans dot.

LE GÉNÉRAL.

Oui dà, mes bontés paieront vos folies.

JULES.

Celà fera qu'on n'en parlera plus.

LE GÉNÉRAL.

Et par hazard, qu'elle est la dot que monsieur s'est promise? Ma terre d'Hermilly, mon marquisat d'Avranche, ma baronnie de Saint-Lo?

JULES.

Vous êtes trop généreux, mon oncle. Quand on a fait une faute, il faut être modeste. Vous possédez, dans la Brie, une petite terre que vous avez surnommée, je crois, la Retraite d'un Ami...

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah!

JULES.

C'est là que mon gouverneur a commencé mon éducation, il s'y plaisait beaucoup et moi aussi...

LE GÉNÉRAL.

Eh! bien?

JULES.

Air : *Et j'en rends grace à la nature.*

Ce simple asile me suffit,
Le sage aime la solitude :
De vertus le cœur s'y nourrit,
Elle est favorable à l'étude.

LE GÉNÉRAL, *à part.*

Ah! le coquin! l'aimable tour!
Je vois trop bien ce qu'il projette;
Il veut, avec son faux amour,
De l'amitié payer la dette.

JULES.

Eh! bien, mon oncle.

LE GÉNÉRAL.

Je suis furieux. — Holà! M. Dorville?

JULES, *à part.*

Que va-t-il faire?

SCENE XXI.

LE GÉNÉRAL, JULES, M. DORVILLE, ISAURE, Mad. BERTRAND, ZURICH.

M. DORVILLE.

Me voici, général.

LE GÉNÉRAL, *appercevant Isaure.*

Et vous aussi, mademoiselle? Tant mieux; vous ignorez, monsieur, ce qui se passe autour de vous?

M. DORVILLE.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Vous allez l'apprendre. — Jules, mettez-vous là.
(*En lui montrant la table.*)

JULES.

Mais, mon oncle !...

LE GÉNÉRAL.

Mettez-vous là, vous dis-je, et écrivez : vous m'avez tous résisté, mais, tête bleue ! je vous prouverai que je suis plus brave que vous tous.

ISAURE.

Oh ! mon dieu, mon père, ce brave homme va m'épouser malgré moi.

M. DORVILLE, *à part.*

Que ne sommes-nous partis !

JULES, *à part.*

Oh ! il y tient plus que jamais.

LE GÉNÉRAL.

Ecrivez donc : Je soussigné, Philibert d'Hermilly, généralissime des armées de sa majesté, donne à Jules d'Hermilly, mon neveu, une lieutenance dans mon régiment.

JULES, *se levant.*

Vous me faites honneur, mon oncle, mais dans ce moment...

LE GÉNÉRAL.

Paix. — Je donne à mon ami Dorville (*En regardant Jules.*) ma terre située dans la Brie.

M. DORVILLE.

Gardez la, Général. Pensez-vous qu'un bienfait de plus, me fasse consentir au malheur de ma fille ?

LE GÉNÉRAL.

Paix. — Je donne à Isaure cent mille francs de présent de noces.

ISAURE.

Mais, Monsieur, ce n'est pas celà que je vous demande.

LE GÉNÉRAL.

Paix donc. — Et j'approuve son mariage avec monsieur de Melval, que je fais capitaine.

JULES, *étonné.*

Melval !

LE GÉNÉRAL.

Eh oui, coquin : penses-tu que je ne t'aie pas deviné?

JULES, *lui sautant au col.*

Ah ! mon cher oncle !

ISAURE, M. DORVILLE.

Monsieur !

LE GÉNÉRAL.

Voulez-vous bien vous taire?

Air : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Sa raison, ta sage folie,
Ce que l'on doit à la beauté,
D'une erreur que j'ai trop chérie,
Ont fait triompher ma fierté.
Du passé, perdons la mémoire,
Embrassons-nous, soyons unis :
Un français, après la victoire,
Ne reconnaît plus d'ennemis.

ZURICH, *s'approchant.*

En ce cas, général, nous qui sommes tombés sur le champ de bataille...

LE GÉNÉRAL.

Relevez-vous si vous pouvez.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Air *du Vaudeville de Colalto.*

Vivent les enfans !
Mais grace
A l'esprit, à l'audace,
Tout prouve en ce tems
Que les petits sont bientot grands.

LE GÉNÉRAL.

Voyez dans nos rangs,
Sortant des bancs
De leur collège,
Cent mille écoliers
Marcher contre de vieux guerriers :
Ils sont triomphans,
Et l'ennemi levant le siége,
Crie à travers champs,
En France il n'est donc plus d'enfans ?
Vivent, etc.

M. DORVILLE.

Le jeune Damis,
Chez Thémis
Remplace son père ;
En son greffe admis,
Comme il y traite ses amis !

Il n'a que vingt ans;
Mais à sa griffe héréditaire,
On sent dès long-tems
Qu'au palais il n'est plus d'enfans;

Vivent, etc.

ZURICH.

Luc,
Epoux caduc,
Depuis dix ans, à perdre haleine,
S'escrime au métier
Qui lui promet un héritier.
Rien ne vient, hélas!
Et Luc bien las
De tant de peine,
Dit entre ses dents:
Tertef! il n'est donc plus d'enfans.

Vivent, etc.

ISAURE.

Tout, dit-on, languit,
Pâlit,
Vieillit,
Tombe en ruines;
Que ces médisans
Lisent nos chefs-d'œuvre du tems,
Nos petits romans,
Et nos bluettes enfantines,
Nos vers innocens,
Diront-ils qu'il n'est plus d'enfans?

Vivent, etc.

Mad. BERTRAND.

Trois enfans jadis
Mettaient tout Paris
En goguettes;
Mais c'est bien changé,
Le plaisir a déménagé,
Il court les brelans;
Le pauvre hymen est en lunettes,
L'amour sur les dents.
Non vraiment il n'est plus d'enfans.

Vivent, etc.

JULES, *au Public.*

Un autre marmot,
Que l'on appelle Vaudeville,
Pour quelque bon mot,
D'orgueil a bien aussi son lot.
A la ville, aux champs,
Il court, intrigue, se faufile,
Mord petits et grands;
Non vraiment il n'est plus d'enfans;
Mais tous ses
Succès
Prouvent votre bonté facile;
Les cœurs indulgens
Font aisément grace aux enfans.

FIN.